



2^{ème} Prix du Concours de nouvelles Edilivre 2012 sur le thème des Vacances

Le vieil homme et l'enfer d'Aurélien Le Feuvre

Ce n'était pas pour le charme du port ni pour le pittoresque du village que Baptiste Delcourt souhaitait retrouver les terres de son enfance. Il n'avait en effet aucune raison d'apprécier ce village, cet endroit où l'on sépare ceux qui s'aiment. Ici, il avait aimé une personne unique et elle suffisait à emplir son cœur de bonheur quand il repensait à ce phare sur son îlot.

Il rêvait depuis longtemps de ce voyage. Chaque année, il émettait le désir d'y revenir. Agnès refusait toujours, trouvant un prétexte pour partir ailleurs, ou parfois, pour ne pas partir du tout. Il ignorait la raison qui l'avait poussée à accepter cette fois. Baptiste était malade. Peut-être cela avait-il joué.

Baptiste Delcourt n'avait jamais aimé sa femme, il avait seulement de l'affection pour elle. Agnès était gentille, douce et agréable, intelligente même. Mais il ne l'aimait pas. Rien à faire, c'était ainsi. Au début, il avait fait des efforts. Il s'appliquait à être amoureux. Rapidement, las de jouer la comédie, il cessa. Sans doute ressentait-elle ce manque d'amour chez son mari mais elle ne lui fit jamais de reproches. Après tout, ce n'était pas sa faute s'il aimait quelqu'un d'autre. Toutes ces années n'avaient été que torture. Mais tout changerait désormais. Malgré ses quatre-vingt-trois ans, son amour demeurait intact, inaltéré. Hors de question de mourir sans revoir son seul amour.

Lorsqu'ils se séparèrent, il y a une soixantaine d'années, Baptiste pensait ne pas survivre. Les jours s'égrenaient à une lenteur surnaturelle. Les minutes étaient décuplées. C'était un fardeau insoutenable de respirer, de vivre loin de l'autre. Il luttait contre sa propre vie dans l'espoir de revenir un jour ici.

Baptiste contemplait la cuisine comme un fidèle contemple un sanctuaire. C'était ici qu'ils s'étaient rencontrés, quand sa famille venait passer des vacances sur la côte. Ce souvenir le hantait encore aujourd'hui, l'emportant dans la mélancolie. Un jour, sa sœur l'avait invité à la maison. Ils avaient immédiatement senti une forte attirance l'un pour l'autre. Baptiste était certain du moins que c'était réciproque. Ils ne se l'étaient jamais dit. Ils n'avaient pas eu le temps. Et de toute façon, aurait-il eu le courage, lui ? La vie qu'on leur imposait les avait tous deux séparés, les emprisonnant dans une existence étrangère. Car c'était exactement ce qu'il ressentait. Être un étranger pour lui-même. Pendant toutes ces années, Baptiste avait assisté à sa vie à travers les yeux d'un autre. Il ne commandait rien.

Mais il perdait du temps. Il fallait y aller maintenant. Quitter cette maison, descendre la ruelle jusqu'au port. Il avait déjà suffisamment perdu de temps. Toutes ces occasions de s'aimer étaient envolées, tous ces mots restés muets seraient scellés pour toujours. Toute une vie les séparait. Ils n'auraient que quelques souvenirs à partager, la joie d'être ensemble comme avant, puis la mort. Au moins, ils brûleraient tous les deux en enfer, pour leurs amours interdites.

Baptiste mit son béret et embrassa son épouse sur la joue. Elle ne dit rien, impassible, résignée, comme si elle savait. Il dit qu'il allait se promener et ferma la porte derrière lui.

Le chemin qu'il empruntait autrefois n'avait pas changé. Le village hors du temps semblait avoir patienté toutes ces décennies, figé comme jadis, dans l'attente de leur retrouvailles. Son cœur battait fort... Un frisson le parcourut tout entier au détour de la rue.



Il évoluait comme dans un rêve. Par crainte de se réveiller, il marchait lentement, faisant le moins de bruit possible. Il devait caresser les murs rugueux pour s'assurer qu'ils étaient bien réels. Baptiste ne savait pas combien de temps dureraient ses vacances. De toute façon, ce serait probablement les dernières. Il était épuisé de vivre sans amour, affaibli par la maladie. La comédie avait duré trop longtemps, il était temps d'y mettre un terme. La vue du port s'offrit à lui. La mer resplendissait dans tout son dégradé de bleus. Cette image lui avait terriblement manqué. Il s'attarda devant le paysage, davantage pour repousser le moment fatal que par admiration. A l'horizon, un voilier courait sur la surface azur. Peut-être auraient-ils dû fuir ? Ils seraient partis loin d'ici, loin de ces gens qui ne comprennent rien. Baptiste s'arracha à la vue pour longer la route. Là-bas se dessinait la maison.

La peur l'envahissait. Il n'était plus sûr de rien. Et s'il ne lisait plus d'amour dans ses yeux ? S'il n'y lisait que de l'indifférence ? Si l'oubli avait frappé sa mémoire ? La porte d'entrée se présenta trop vite à lui. Il était planté là devant, comme on reste statique face au cercueil d'un proche. Un instant, il voulut regagner sa maison. Ne jamais être venu ici. Tout oublier. Cette faiblesse ne dura pas. Plus que tout, Baptiste voulait mourir sans regrets. Et puis, s'il n'avait pas pu réussir sa vie, il voulait au moins épargner sa mort. Il ôta son béret. Une force surhumaine lui fut nécessaire pour frapper à la porte. Retenant son souffle, hypnotisé, il fixait la poignée. Il ne pensait plus à rien. Toute pensée était désintégrée, son univers réduit à cette poignée de métal. Obstinée à demeurer close, à emprisonner à jamais l'être aimé, cette porte condamnait à l'oubli un amour. Baptiste s'adossa au bois usé et décoloré pour ne pas tomber. C'est alors qu'il remarqua cette silhouette, près de la jetée. Il la reconnut. Il se mit en marche. Son cœur si lourd le ralentissait. Il avançait tranquillement, intimidé, effrayé. Le visage et les traits se précisaient. Les larmes embuaient ses yeux. Pour ne pas avoir l'air trop bête, il lui dirait que c'était le vent salé.

Baptiste murmura son prénom, ce prénom qu'il avait tant susurré la nuit. Ils se regardèrent un moment, en silence. Si sa gorge n'avait pas été nouée par les sanglots, Baptiste aurait dit qu'il n'avait aimé que lui.